

Un matin aux confins de la Haute Loire dans une petite ferme, un homme à bout de force, usé, tire et abat deux de ses vaches. Il vit seul avec sa mère. Le père est mort. Jusqu'à ce jour fatidique, il a toujours trimé, sans penser, sans compter, sans gémir.

À son retour de l'hôpital psychiatrique, il reprend le travail comme avant. Les matins se suivent, avec les cauchemars en plus. Olivier n'arrive pas à reprendre sa place de chef d'entreprise, c'est trop douloureux. Besoin de temps, besoin de repères, besoin de vie. Incapable d'assumer ses obligations, tiraillé, pressé par la liquidation, il décide de vendre la ferme. Il fuit, en lutte avec lui-même, s'échappe. Enfermé dans sa solitude, Olivier applique consciencieusement les principes qui le rongent, n'interroge rien.

Au village, il ne supporte pas le silence et le regard des autres. Un paysan, ça ne tire pas sur ses vaches. Et puis il y a Magda son ancien béguin, qui vient de perdre François, un mari violent qui la laisse seule avec Elise, 7 ans. Un accident de voiture... l'alcool. Au cimetière tout le monde est là, sauf Olivier.

Il se dérobe, part au hasard vers l'inconnu, vers la nature sauvage et vers lui-même, erre en forêt. Il cherche un refuge. Pour calmer sa colère, pour calmer son angoisse. Avec un sentiment nouveau, un regard différent qui grandit en lui, diffus, indicible.

Mais quand Souloumiac, le tuteur de la Chambre d'Agriculture se présente avec Boorg, un investisseur hollandais, pour Olivier c'est une libération. Et malgré les champs, les tertres et les combes qui s'étirent devant lui à perte de vue, magnifiques, même s'il se dit que ce type a une gueule de banquier, c'est dit. C'est vendu.

Et c'est juste ce moment que Magda est là, avec sa gamine, invitées par la mère. Et la mère qui s'accroche, irréductible, et ressasse sans fin la doxa du père. Avec Magda la Roumaine, Olivier ne sait pas faire. Elle aussi cherche à guérir de ses blessures. Il la fuit comme les autres, elle et sa gamine, malgré le trouble.

L'équilibre bascule grâce à Elise. Un jour qu'elle est à la ferme, la fillette s'enfuit. Olivier la rattrape. Sur le chemin du retour dans la forêt, ces deux-là s'apprivoisent. A travers l'innocence d'Elise, Olivier apprend à voir, à sentir, à écouter. Il est touché, nourri, regardé pour ce qu'il est. Cette gamine le remet en vie. C'est comme une réconciliation. Jusqu'au regard déraciné de Magda qui s'immisce, l'interroge, ranime sa confiance.

Cette terre grasse qui le retient, le lien à la nature et le corps de Magda émergent comme autant de promesses. Olivier se voit debout. Avec Magda tout redevient possible. Le monde n'est plus ce qu'il a toujours été. Ce n'est plus une question de dette, de modèle économique. Mais Magda n'est pas prête. Elle veut partir. Olivier ne comprend pas, se cabre. Il lui parle mal, lui aussi. C'est la rupture...

Pourtant Olivier trouve une force en lui, une vitalité nouvelle, un profond sentiment d'appartenance. Un mécanisme intime, lumineux est né. Au moment de signer l'acte de vente, Olivier refuse. Il est là, c'est tout. Son métier, c'est de vivre ici, sur le plateau. Il a choisi. Un chemin inachevé, étroit et toujours menacé, qui n'appartient qu'à lui.

L'idée du film part d'un constat. La difficulté, sinon l'incapacité que nous avons de résister, de choisir. Nous préférons nous impliquer dans rien, ni avec personne. Toujours réticents à nous relier aux autres, que ce soit par l'affrontement ou par la solidarité, effrayés de devoir nous dévoiler, de porter un regard critique sur le monde et sur nous-mêmes.

Comment dépasser ce syndrome d'impuissance, comment résoudre la difficulté que nous avons de relier le sens et nos actes ? Quand le discours dominant nous dit que rien d'autre que l'obsession du profit et de la richesse matérielle ne sont possibles, comment s'approprier le possible et mettre du sens dans sa vie ?

J'ai voulu raconter l'histoire d'un homme en situation d'urgence, acculé au burn-out. Un homme passif ordinaire, sans caractère ni individualité. Qui courbe l'échine, qui pour survivre s'enferme, sans le moindre regard critique, dans une logique économique qui le mène à sa perte.

Sa seule alternative est de se livrer corps et âme aux appétits illimités du monde marchand et à ses pulsions mortifères. Comme si ses valeurs essentielles, humaines, étaient aujourd'hui périmées. Inconscient de la dépréciation et du mépris qu'il a de lui-même, il en est venu à croire que la seule loi du monde, c'est la mort. Comme si son lien avec la vie était devenu impraticable.

Olivier est un simple paysan. Cela n'a rien de pittoresque, rien d'exotique. Comme nous tous, il n'a plus de temps pour penser, n'est plus capable de sentir, d'aimer. Il a cessé de se poser la question du sens de ses actes. Il est devenu un être remplaçable, jetable. Il n'a pourtant pas d'autre choix que de se réconcilier avec l'essence même de son métier d'homme et de paysan : se relier au vivant, à la terre ou disparaître.

Depuis mon enfance à la ferme chez ma grand-mère, jusqu'à mes années d'ouvrier agricole, j'ai toujours eu un rapport organique au monde paysan. J'y ai observé et appris l'asservissement au devoir, au travail. J'y ai découvert notre vision utilitariste de la nature et ses conséquences sur nos vies et là comme ailleurs, notre désinvolture, notre peur et notre incapacité à nous représenter le monde autrement.

Olivier est pris au cœur de cette contradiction. Il a beau s'appliquer, reproduire ce qu'il a appris de son père – le modèle agricole des années 50 – il voit bien que ça ne marche pas, que ça ne fait pas de lui une personne. Les pratiques et les valeurs qui ont animé ses parents sont toujours d'actualité. Elles sont d'une modernité criante. Désastreuses.

Comment sortir de la résignation ? Est-il encore possible de nourrir un autre imaginaire ? Est-il seulement permis aujourd'hui de mettre à l'épreuve sa responsabilité intime face à la normalisation et l'injonction économique ?

Dans son livre *Les Irremplaçables*, Cynthia Fleury s'élève contre ce processus de *désingularisation magistrale* des individus, à l'œuvre avec l'idéologie libérale.

Pour s'individuer, il faut être en relation avec le réel, c'est à dire avec *l'autre* : avoir le courage de sortir de sa prison intérieure, faire à la fois l'expérience du libre-arbitre et du sensible, sentir passer la vie à travers soi, s'engager et nourrir une conscience individuelle, pour apprendre à construire l'hypothèse de son propre destin. Et s'y tenir, sans se soumettre.

Comme Magda, Olivier est un être déraciné, désavoué, sans aucun apitoiement sur lui-même. Il y a chez lui une énergie, une rage qui n'est ni exploitée, ni accomplie. Je veux faire sentir comment grandit en lui cette vitalité inépuisable au fur et à mesure qu'il avance.

Mon ambition est de filmer son parcours intérieur, de donner une forme à sa solitude, à son déracinement. De faire un film de sensations sur l'expérience de soi, comme chemin cathartique.

Il s'agit simplement d'être *avec* lui ou même *contre*, à sa hauteur, pour comprendre, sans trop chercher à percer son mystère. Et essayer de raconter à travers son histoire, celle de gens qui aujourd'hui n'ont plus leur place, qui vivent dans des lieux qui n'existent plus et qui trouvent malgré tout la force de dépasser leur effacement programmé.

Je m'inscris dans la tradition d'un cinéma de protestation. Un cinéma de l'intime et de la résilience. Je crois à un cinéma de résistance comme art social et politique qui prend sa part dans le regard qu'il porte sur notre monde.

Pour sortir du constat traumatique : l'Homme aujourd'hui timoré, immature, fasciné par l'image qu'il a de lui-même, qui ne sait plus ce qu'il veut, soumis à l'idéologie de l'évaluation, dépossédé de toute exigence critique, privé de sa singularité ou plus précisément de son « irremplaçabilité ».

La conquête de soi n'a de sens que si elle est profondément reliée au monde.

Gilles Trinques